

L'épître aux Éphésiens

Une théologie de l'Église

La lettre attribuée à Paul et adressée à l'Église d'Éphèse (située dans l'actuelle Turquie), traditionnellement classée dans les « épîtres de la captivité », nous éclaire sur la manière dont l'auteur envisage l'Église universelle.

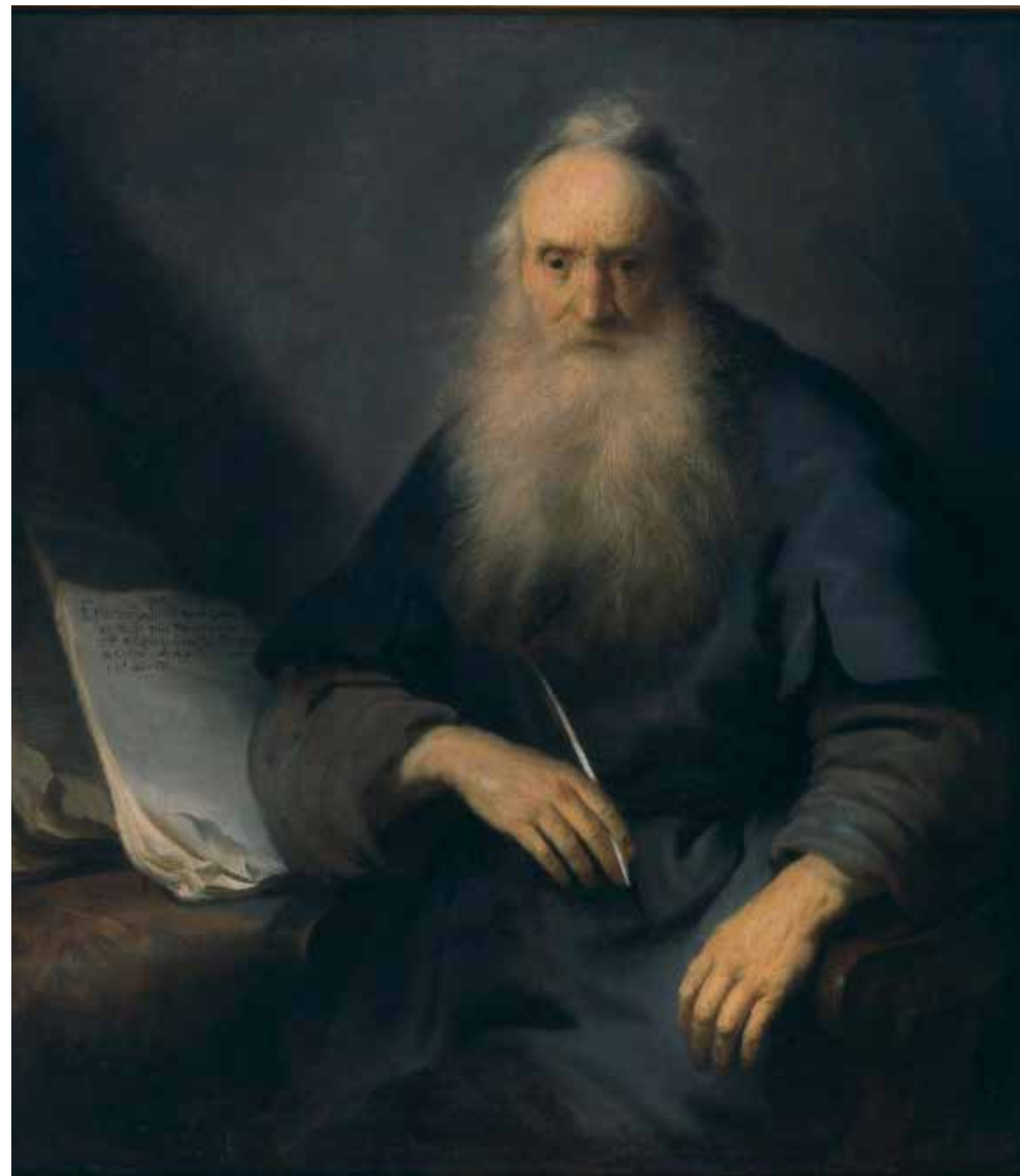
Par Régis Burnet
Professeur à l'université
de Louvain-La-Neuve
(Belgique)

Comment ne pas être frappés par la beauté de l'épître aux Éphésiens ? Alors que l'épître aux Romains constitue un résumé parfois un peu appliqué de la pensée de l'apôtre, que la correspondance corinthienne s'enlise dans les difficultés de l'apostolat, la lettre aux Éphésiens offre une perspective majestueuse et enthousiasmante de l'Église universelle dans un style ample, méditatif, quasiment liturgique. Pourtant, depuis la fin du XVIII^e siècle, beaucoup doutent que Paul puisse en être l'auteur. Dès 1791, en effet, ce chercheur controversé et isolé qu'était Edward Evanson (1731-1805) avait déjà trouvé curieux que « Paul » paraisse découvrir en Ep 1,15 la foi des Éphésiens, alors qu'il avait fondé la communauté. Avant de tenter de savoir qui l'a écrite – ce qui oriente *a priori* la lecture qu'on en fait –, essayons de voir ce qu'elle contient.

Éphésiens et le corpus paulinien

Formellement, rien ne distingue Éphésiens des écrits pauliniens (lire p. 134, le corpus

paulinien). Elle s'ouvre par une salutation qui se rapproche des autres lettres (comme en Romains, il n'y a pas de coauteurs), puis on y reconnaît une action de grâce et enfin les deux parties habituelles : une première moitié plutôt théorique (chap. 1–3) et une seconde moitié plutôt exhortative et pastorale (chap. 4–6). La conclusion reprend les coutumes pauliniennes : elle mentionne un collaborateur, Tychique (6,21–22) et se termine en bénédiction (6,23–24). Sur le plan de la communication, il n'existe pas non plus beaucoup de différence. L'auteur se désigne lui-même comme « Paul » (1,1 et 3,1) et il fait de lui un portrait qui ressemble à celui du Paul des Philippiens, ce qui a amené la tradition à inclure cette lettre dans les « épîtres de la captivité ». Il est en effet prisonnier (3,1 ; 4,1 ; 6,20), il a reçu la mission de prêcher aux païens (3,8) même s'il en est indigne (3,8, voir 1 Co 15,9). Sur le plan de la théologie, on retrouve certains des grands thèmes pauliniens. En particulier, la narration de Rm 1–5, qui montre comment juifs et païens sont tombés sous l'emprise du péché puis ont été sauvés, trouve un écho en Ep 2,1–10. On repère également ça ●●●



Saint Paul en prison écrivant
Jan Lievens, vers 1629, huile sur toile, 110 x 105 cm. Brême, Kunsthalle.
© Kunsthalle Bremen/Artothek/La Collection

Le corpus paulinien

- Lettres présentées dans l'ordre supposé de rédaction :
- Première épître aux Thessaloniens (1 Th)
 - Première épître aux Corinthiens (1 Co)
 - Épître aux Galates (Ga)
 - Deuxième épître aux Corinthiens (2 Co)
 - Épître aux Philippiens (Ph)
 - Épître à Philémon (Phm)
 - Épître aux Romains (Rm)
 - Épître aux Colossiens (Col)
 - Épître aux Éphésiens (Ep)
 - Première épître à Timothée (1 Tm)
 - Deuxième épître à Timothée (2 Tm)
 - Épître à Tite (Tt)

Vatican II
Le 11 octobre 1962, le pape Jean XXIII a ouvert à Rome le concile œcuménique Vatican II. Terminé en 1965 sous le pontificat de Paul VI, ce concile fut un événement considérable par le nombre et l'importance de ses propositions. Il symbolise l'ouverture de l'Église au monde moderne et à la culture contemporaine.

●●● et là les concepts clefs du paulinisme : le salut par la grâce (Ep 2,5 et 8) et la centralité de la foi (Ep 2,8), le sacrifice rédempteur par le sang du Christ (1,7 ; 2,13). Toutefois, on peut constater de sensibles différences. En ce qui concerne la forme, les exégètes ont remarqué la disparition des collaborateurs et des personnes saluées – seul reste le fameux Tychique – et le fait que « Paul » ne parle quasiment plus de lui-même. Contrairement à son habitude, il emploie de longues phrases complexes et multiplie les synonymes ce qui donne de l'emphase au discours (voir par exemple « le dieu de ce monde, le Prince qui s'interpose entre ciel et terre, l'esprit qui agit maintenant parmi les rebelles. », 2,2). Certaines expressions lui sont également personnelles. Nulle part ailleurs dans les écrits pauliniens on ne parle du « diable » (4,27 ; 6,11), des « dominateurs de ce monde de ténèbres » (6,12) ou des « cieux » (1,3 et 20 ; 2,6 ; 3,10 ; 6,12). Plus fondamentalement, ce sont les différences théologiques qui ont attiré l'attention des commentateurs. On peut en repérer trois principales.

Juifs et païens sont maintenant unis en une seule Église. Tout se passe comme si les promesses de Rm 9–11 s'étaient finalement réalisées et que l'opposition entre chrétiens d'origine juive et chrétiens d'origine païenne, si prégnante à l'époque de Paul, avait disparu : « les païens sont admis au même héritage, membres du même corps, associés à la même promesse, en Jésus-Christ, par le moyen de l'Évangile » (3,6). La question de la loi juive, qui avait tant préoccupé l'apôtre, notamment en Galates et en Romains, semble résolue, car l'épître déclare sans autre forme de procès que le Christ « a aboli la loi et ses commandements avec leurs observances » (2,15).

Le terme « Église » prend une connotation universelle. Lorsque Paul utilisait le terme *ekklēsia*, il désignait des communautés particulières, conformément au grec qui signifie simplement « assemblée ». En 1 Co 1,2, il s'adresse ainsi à « l'Église de Dieu qui se trouve à Corinthe », autrement dit, la communauté chrétienne de Corinthe. Éphésiens opère le

passage vers l'universalité qui est encore à notre époque sous-entendue par le terme « Église ». Quand nous parlons de « l'Église » nous comprenons toujours « l'Église universelle », si bien que nous devons préciser par un adjectif ce que nous voulons dire (l'Église catholique, orthodoxe, les Églises de la Réforme...). Éphésiens reprend la métaphore de l'épître aux Colossiens du corps dont le Christ est la tête (4,12-13), mais fait un pas de plus en identifiant ce corps à l'humanité nouvelle formée par la réconciliation en Dieu des juifs et des païens grâce au sacrifice du Christ (2,13-16).

La fin des temps s'éloigne... Cette réconciliation paraît rendre beaucoup moins urgent le retour du Seigneur ressuscité (la parousie). Si la distinction traditionnelle entre « ce monde » et « le monde à venir » est maintenue, il n'y a plus trace de cette imminence de la fin des temps, qui était omniprésente dans les lettres pauliniennes (voir Rm 13,11 ; 1 Co 7,29 ; 1 Th 2,19 ; 1 Co 15,23...). Bien au contraire, Ep 4,9-13 paraît plutôt anticiper une lente croissance de la communauté jusqu'à un âge adulte qui ne semble pas prêt de venir.

Un écrit à la gloire de l'Église

Pour aller plus loin, partons à la découverte du texte. Globalement, on l'a dit, la lettre respecte la forme d'une épître paulinienne en quatre parties : l'adresse (1,1-2), la partie théorique (1,3–3,21), la partie pastorale (4,1–6,20), la conclusion faite de salutation et de bénédiction (6,21-24). Mais à bien y regarder, les deux sections centrales sont moins distinctes que d'habitude : la partie pastorale semble plutôt la conséquence de la partie théorique, et pas, comme par exemple en 1 Th, 1 Co ou en Ga, une série de conseils et d'ordres pour résoudre les difficultés d'une communauté. Le texte commence par une grandiose bénédiction quasiment liturgique au Christ sauveur (1,3-14). Depuis **Vatican II**, la liturgie des Heures catholique le considère d'ailleurs comme un cantique (une hymne tirée de l'Écriture, désignée parfois du nom de code « NT4 ») chanté aux vêpres du lundi. Puis vient une

prière demandant la connaissance de ce même Christ (1,15-23). Les deux sections qui suivent reprennent les thèmes évoqués par la prière. Ep 2,1-10 explique comment Dieu a sauvé les hommes et a réconcilié juifs et païens ; Ep 2,11-22 poursuit le thème de l'universalité de l'Église, introduit en 1,22-23. Ep 3,1 constitue un étrange moment dans la lettre : l'auteur paraît y débiter une prière qui sera finalement achevée en 3,14-21 pour demander, comme en 1,15-23 que les destinataires puissent connaître

le Christ. Du coup, Ep 3,1-13 devient une digression sur le rôle de l'apôtre en tant qu'interprète des arcanes divins : c'est lui qui révèle le mystère du Christ (3,4). Cette digression a certainement une fonction rhétorique : confirmer que l'auteur a l'autorité nécessaire pour exhorter les croyants à mener une vie digne de leur appel en Ep 4,1-16. Puis une longue opposition entre une juste attitude et une mauvaise attitude est développée en Ep 4,17–5,20 (impliquant une longue ●●●



Le baptême du Christ
Sébastien Bourdon,
vers 1650, huile sur
toile, 150 x 115 cm.
New York,
The Metropolitan
Museum of Art..
© Metropolitan Museum

●●● liste de vertus et de vices); elle continue à mettre l'accent sur l'éthique. Ce qui suit, 5,22–6,9, forme une unité autonome que les exégètes nomment « code domestique ». Cette forme typique du discours chrétien primitif qui se retrouve en Col 3,18–4,1 ; 1 P 2,18–3,7 ; 1 Tm 2,8-15; Tt 2,1-10, mais aussi chez les premiers Pères de l'Église (Ignace d'Antioche, *Lettre à Polycarpe* 4,1–5,1 ; Polycarpe de Smyrne, *Lettre aux Philippiens* 4,2–6,1), tire ses origines des discussions menées sur la « gestion des maisons » parmi les philosophes et les moralistes depuis Aristote (Aristote, *Politique* I, 1260 a). Au sein de ces listes de règles de comportement, l'une d'elles heurte régulièrement depuis le milieu du XX^e siècle: « femmes, soyez soumises à vos maris comme au Seigneur » (5,22). Cette longue partie morale se termine par l'appel à lutter contre le mal (Ep 6,10-20).

Le couronnement de la théologie paulinienne

Le plus remarquable dans l'épître aux Éphésiens est certainement sa théologie de l'Église, que le grand exégète de Cambridge Charles Harold Dodd (1884-1973) appelait « le couronnement de la théologie paulinienne ». Pour l'auteur du texte, l'Église transcende l'espace et le temps. Elle est d'abord une réalité concrète: elle comprend tous ceux qui confessent une foi unanime, rendent en commun le culte et adoptent des comportements spécifiques. Mais, en même temps, elle constitue la réalité spirituelle du Corps du Christ. Il suffit de suivre l'épître pour avoir une idée de la manière dont l'auteur envisage l'Église.

L'Église préexiste à la Création. Le début de l'hymne du chap. 1 fait une surprenante déclaration: « [Dieu] nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les cieux en Christ. Il nous a choisis en lui avant la fondation du monde » (Ep 1,3-4). L'Église préexiste donc à la Création; comme le Christ, on pourrait presque dire qu'elle n'est pas créée. Elle fait partie intégrante du plan divin. On voit bien la différence, par exemple avec Matthieu qui situe la fondation de l'Église à la confession de Pierre

à Césarée de Philippe (Mt 16,16-19) ou avec Luc qui la situe à la Pentecôte (Ac 2). Elle n'est pas l'accomplissement des prophéties vétérotestamentaires, ou, comme l'indique Pierre dans le discours après la Pentecôte, l'accomplissement d'une histoire commençant à Abraham. Une telle déclaration donne un peu le tournis au théologien: est-ce à dire que Dieu avait prévu le péché ainsi que la réponse qu'il allait y apporter par le sacrifice du Christ? En effet, celle-ci n'existe qu'à travers l'œuvre de rédemption du Christ: « il nous a prédestinés à être pour lui des fils adoptifs par Jésus Christ [...] par son sang nous sommes délivrés » (1,5 et 7). S'inspirant librement de la tradition antérieure qui comprend la mort du Christ comme un sacrifice dont les bienfaits purificateurs s'étendent à tous ceux qui sont « en Christ », Éphésiens situe à plusieurs reprises l'identité de l'Église dans ce moment décisif et fructueux (cf. 1,7; 2,13; 5,2 et 25). Si l'idée de l'Église a été conçue dans l'esprit de Dieu avant la Création, elle a véritablement pris naissance dans la mort et la résurrection du Christ. Le Christ n'a donc rien d'une victime passive et les bénéfices du salut sur l'Église ne sont pas des effets collatéraux. Le Christ a agi consciemment et avec amour en faveur de l'Église. Paradoxalement, c'est dans le cadre très moralisateur du code domestique que cela se révèle. Il est remarquable que l'union du mari et de la femme en « une seule chair », telle qu'elle est envisagée dans Gn 2, 24, soit considérée comme un « grand mystère » (5,23) éclairant le lien inaltérable entre le Christ et l'Église. Une affirmation aussi audacieuse et sans équivoque que « Maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Église et s'est livré lui-même pour elle » (5,25) montre que la mort du Christ n'est pas seulement un événement par lequel Dieu a atteint son but de rédemption, mais aussi un acte d'amour dans lequel le Christ a lui aussi réalisé ses propres intentions, tout en exprimant l'indissoluble attachement qui l'unit à la communauté humaine.

La fondation de l'Église réconcilie les païens avec les juifs et crée une humanité nouvelle. Avant la création, Dieu ne s'est pas contenté de concevoir l'Église en ●●●



Préparation à la crucifixion
Anonyme italien, XVII^e siècle, huile sur cuivre, 55 x 46,2 cm.
Cleveland, Museum of Art.
© Cleveland Museum of Art

termes généraux. Au contraire, il a imaginé un peuple composé de gentils et de juifs, et cette « nouvelle humanité » trouve son expression sociale dans l'Église. « De ce qui était divisé, il a fait une unité. Dans sa chair, il a détruit le mur de séparation: la haine. Il a aboli la loi et ses commandements avec leurs observances. Il a voulu ainsi, à partir du juif et du païen, créer en lui un seul homme nouveau, en établissant la paix, et les réconcilier avec Dieu tous les deux en un seul corps, au moyen de la croix: là, il a tué la haine. Il est venu annoncer la paix à vous qui étiez loin, et la paix à ceux qui étaient proches. » (Ep 2,15-17). Il y a plusieurs éléments à comprendre dans cette citation centrale. Tout d'abord, la mort du Christ sonne le glas de la loi mosaïque. Celle-ci est désignée par la métonymie du mur

de séparation qui divisait le Parvis des juifs du Parvis des gentils au Temple de Jérusalem, créant ainsi l'inimitié entre eux. Par la mort du Christ, la loi est tout à la fois supprimée et remplacée. À sa place se tient le Christ, dont l'intention est de réconcilier plutôt que de polariser. Le Christ représente la fin de l'hostilité et le début de la paix. On ne sait pas très bien dans quel sens le Christ doit être compris comme l'annonciateur de la paix à la fois à ceux qui étaient « loin » (les païens) et à ceux qui étaient « proches » (les juifs), puisque son ministère était presque exclusivement axé sur les juifs. Peut-être l'auteur veut-il dire par là qu'il est celui dont la voix se fait réellement entendre derrière la proclamation de l'Évangile de Paul lorsqu'il est proclamé à la fois aux païens et aux juifs. ●●●

●●● **L'identité de l'Église se trouve dans le Christ glorifié.** Dès lors, c'est bien le Christ qui fournit son identité à l'Église. Il s'agit d'un Christ exalté qui s'est assis à la droite du Père aux cieux (1,20) et qui siège au-dessus de tout ce qui a du pouvoir dans la Création (1,21). En effet, non seulement c'est de lui que les hommes tiennent leur identité de personnes sauvées du péché, mais aussi en quelque sorte divinisées: «avec le Christ, [Dieu] nous a ressuscités et fait asseoir dans les cieux, en Jésus-Christ» (2,6). Éphésiens n'envisage rien de moins que notre ascension! Les chrétiens connaissent une montée vers les cieux semblable à celle des grands personnages de l'Ancien Testament (Hénoch, Élie...) et, de leur position exaltée, ils regardent par-dessus les cieux, et même par-dessus la terre. Il s'agit ici d'un langage mystique, dans lequel le chrétien fait pleinement l'expérience du Christ ressuscité. Passé et avenir sont rabattus sur le présent alors que le croyant et le Christ deviennent un.

La contrepartie de ce mouvement du bas vers le haut et un mouvement du haut vers le bas. Si le Christ est décrit comme la tête de l'Église qui est son corps alors, tout naturellement, «l'Église est soumise au Christ» (5,24). De même, tous les ministères – l'auteur cite les apôtres, mais aussi d'autres fonctions sur lesquelles les exégètes se divisent pour comprendre leur nature: les prophètes, les évangélistes, les bergers et les catéchètes – sont donnés par le Christ pour cette seule mission: bâtir le corps du Christ (4,12).

L'unité de la communauté se fait par l'unité de la foi professée et l'unité du comportement. Bien des lecteurs modernes sont agacés par les chap. 4 à 6. Alors que les trois chapitres précédents possédaient quelque chose d'exaltant, voici que l'auteur se transforme en père-la-morale. La raison de la présence de ce passage éthique est pourtant assez claire: si le Christ fournit l'unité par le haut, les chrétiens doivent correspondre à cette identité en adoptant une foi et une attitude unifiées. L'auteur ne commence-t-il pas par une profession d'unité? «Il y a un seul corps et un seul Esprit, de même que votre

vocation vous a appelés à une seule espérance; un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême; un seul Dieu et Père de tous, qui règne sur tous, agit par tous, et demeure en tous.» (3,4-6). Les recommandations éthiques qui suivent cherchent à traduire cette unité dans les actes. Ceux-ci sont envisagés comme un combat contre les forces des ténèbres (6,10-20), une métaphore familière à d'autres lettres de Paul (1 Th 5,5). La vision du monde de cet appel aux armes peut avoir une tonalité apocalyptique, mais il sert surtout à consolider l'identité de l'Église en tant que communauté possédant une morale fermement ancrée et s'opposant à une foule de valeurs concurrentes et menaçantes.

Enfin, qui a écrit Éphésiens?

Ce n'est qu'après avoir ainsi parcouru l'épître que l'on peut s'en faire une représentation plus claire qui permet de se décider sur l'authenticité paulinienne d'Éphésiens. Avant de l'évoquer, trois éléments doivent être ajoutés. Le premier est que beaucoup d'excellents manuscrits très anciens (comme le *P⁴⁶* datant des années 200 ou les fameux codex *Sinaiticus* et *Vaticanus* du IV^e siècle) ne mentionnent pas la ville d'Éphèse et qu'un ancien prologue latin parle d'une lettre adressée aux chrétiens de Laodicée. Serait-ce que la lettre n'était pas à l'origine destinée à la communauté d'Éphèse? Le deuxième élément est la très grande proximité entre Éphésiens et Colossiens qu'il est facile de relever en comparant les deux lettres. On citera l'usage du mot «mystère» (qui en Colossiens caractérise le Christ, en Éphésiens l'Église) les codes domestiques (Ep 5,21-6,9 et Col 3,18-4,1) qui possèdent la même structure, la notice sur Tychique (Ep 6,21-22 et Col 4,7-8), ainsi que de nombreux autres passages (voir par exemple Ep 5,19-20 et Col 3,16-17; Ep 1,15-16 et Col 1,4 et 9 ou Ep 1,7 et Col 1,14 et 20). Enfin, comment ne pas être frappé par l'absence des destinataires? Tout se passe comme si la lettre était une méditation théologique, qui reprend des éléments homélitiques et liturgiques, à laquelle on aurait donné un cadre épistolaire. Certaines parties

de la lettre (par exemple, le chap. 2) se lisent comme une catéchèse sur l'œuvre salvatrice de Dieu adressée à de nouveaux baptisés, païens convertis. D'autres parties ressemblent à des invocations tirées directement du culte de l'Église (1,3-14) ou des bribes de prières (par exemple 5,14).

Les lecteurs anciens, qui avaient évidemment perçu ces disparités, les comprenaient par le fait que Paul, qui écrivait depuis sa prison à Rome vers 61-62, livrait avec recul la quintessence de sa pensée. Des commentateurs modernes proposent d'y voir une lettre circulaire, une sorte d'encyclique qui n'aurait pas été adressée à un seul groupe, mais à une série de congrégations, ce qui explique son caractère très général.

En raison de ses différences littéraires, stylistiques et théologiques, beaucoup lisent Éphésiens comme un texte pseudonyme, probablement composé dans le dernier tiers du I^{er} siècle de l'ère chrétienne par un membre des communautés pauliniennes qui connaissait parfaitement la pensée de l'apôtre et appréciait sa complexité. Ce disciple étend la doctrine paulinienne dans de nouvelles directions, et propose une théologie adaptée à l'état du monde dans lequel il vit. Le sentiment d'urgence apocalyptique propre à Paul a cédé la place à une vision plus pacifiée, bien que nullement naïve, de l'avenir. En revanche, la morale d'Éphésiens est plus conservatrice et laisse entrevoir une communauté repliée sur elle-même. Jamais chez le Paul des premières lettres, on relève ce caractère sectaire. Romains 13, par exemple, présente une Église insérée dans le monde, cherchant à entretenir de bonnes relations avec l'État plutôt qu'en pleine opposition.

Malgré ces éléments assez peu sympathiques, l'épître aux Éphésiens prépare l'avenir. En insistant sur la tradition des apôtres et la fondation de l'Église, la lettre ouvre la voie à la centralité de la succession apostolique comme moyen d'établir à la fois la continuité historique et la légitimité des nouvelles générations; elle rejoint ainsi les idées d'Irénée de Lyon et d'Eusèbe de Césarée. La théologie de la Croix propre à Paul cède le pas à une théologie de la Gloire, qui met l'accent sur l'exaltation et l'ascension



Résurrection
Bartholomeus Breenbergh, 1635, huile sur panneau, 35,9 x 20,7 cm. Chicago, Art Institute. © Art Institute of Chicago

du Christ. En plaçant l'Église dans une posture d'obéissance devant le Christ céleste, Éphésiens fournit les mots et les images à toute une vision mystique qui s'épanouira dans le discours spirituel, mais aussi trouvera son expression dans le culte de l'Église. ●

DANS LE PROCHAIN NUMÉRO

► Lire les livres des Chroniques, par Philippe Abadie, faculté de Théologie (Université catholique de Lyon)